



Paris Design Week Factory
Septembre 2023

CoIAAb, la galerie parisienne qui confie à des artistes plasticiens contemporains
la création d'œuvres-mobiliers d'art

La galerie parisienne **CoIAAb** réunit exclusivement des artistes plasticiens contemporains déjà largement reconnus par le monde de l'art pour créer des œuvres-mobiliers : assises, étagères, luminaires, miroirs, rideaux, tables ...

CoIAAb accompagne les artistes tout au long de la réalisation des œuvres-mobiliers, les produit et en assure la diffusion.

Les créations réalisées par **CoIAAb** sont des pièces uniques ou des œuvres originales éditées à 8 exemplaires, conçues de façon responsable en collaboration avec les meilleurs artisans, sélectionnés avec soin, accompagnant la vision inédite et originale de l'artiste.

Empruntant la fonctionnalité comme nouveau medium, **CoIAAb** fait dialoguer librement le travail des artistes avec l'architecture et le lieu de vie, offrant la possibilité de découvrir ou redécouvrir leur œuvre sous un angle différent, et sur un support qui leur était encore inhabituel.

CoIAAb est l'illustration même de la vitalité de la création d'aujourd'hui. Avec une grande élégance dans ses choix, la galerie permet aux artistes de porter une attention particulière à la place de l'objet dans nos vies, d'une réflexion originale vers une pure collection d'émotions.

CoIAAb propose ainsi aux artistes contemporains de s'exprimer à travers de nouvelles œuvres, qui s'inscrivent de manière créative dans les décorations d'intérieur et dans tout projet sur mesure.

Depuis sa création en 2022, **CoIAAb** a participé à des événements majeurs : Unique Design x Paris, French Design, Art Genève, Labo Milano, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris.

Aurélié Sarallier a imaginé et fondé **CoIAAb**, forte de son expérience dans le domaine de l'art contemporain, de la culture et du mobilier d'exception.

« CoIAAb est portée par les travaux de tous ceux qui, depuis la fin du XIX^e siècle, ont entrepris de lier art et design. Par ceux des Nabis, du Bauhaus, de De Stijl et de l'Atelier A, par les créations de Dali et de Picasso, des Nouveaux Réalistes, puis de Rougemont, de Rancillac, de Francken ou des Lalanne.

Résolument contemporaine et ouverte à toutes les tendances, des plus minimales aux plus baroques, dans l'écoute du désir des artistes d'aujourd'hui, CoIAAb accompagne les artistes dans une réflexion inédite. »

Pascale Le Thorel, directrice des éditions Beaux-Arts de Paris

Les artistes CoIAAb

Nicolas Delprat

mounir fatmi

Sara Favriau

Vincent Lamouroux

Angelika Markul

Nicolas Momein

Xiao Fan Ru

Morgane Tschember

Nicolas Delprat

Nicolas Delprat est diplômé des Beaux-Arts de Lyon en 1997 puis suit un post-diplôme aux Beaux-Arts de Nantes en 1998. Il est artiste résident de la Casa Velázquez à Madrid en 2017-2018. Sa première exposition personnelle a lieu en 1998 au Magasin (CNAC) à Grenoble en 1998 et depuis lors son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives et est entré notamment dans les collections du Centre national des arts plastiques en 2008.

Minimal Light

L'œuvre de Nicolas Delprat se construit en rapport au cinéma et à l'histoire de l'art dans une approche minimale. Le thème principal de ses peintures ou de ses installations est celui de la lumière. Il s'inscrit dans une tradition qui va de l'invention même de la peinture par Callirhoé de Sycione (Pline l'Ancien raconte dans son Histoire Naturelle qu'amoureuse d'un jeune homme qui partait pour l'étranger, « elle entoura avec des lignes l'ombre de son visage projetée sur un mur par la lumière d'une lanterne ») aux tableaux du Caravage ou de Georges de La Tour. Au XX^e siècle, les représentants de l'op'art, de l'art minimal et de l'art conceptuel dialoguent à leur tour avec la lumière et Nicolas Delprat entre en résonance avec ses peintures de « souvenirs de lumières », en particulier avec les œuvres de Dan Flavin et de James Turrel.

Le luminaire Minimal Light de Nicolas Delprat peut aussi être réalisé in situ par l'artiste ou par l'acquéreur selon les instructions délivrées avec le certificat. *Minimal Light* est composée de trois néons blancs disposés à équidistance à la verticale sur un wall-painting noir, divisé en deux à l'horizontale. En haut, le reflet des néons sur la surface laquée et brillante dédouble le motif et crée un effet miroir qui reflète l'environnement. Au-dessous, la surface mate d'un noir profond absorbe la lumière. Selon Nicolas Delprat, *Minimal Light* est une installation lumineuse qui « peut servir de même manière à éclairer l'espace dans lequel elle se trouve », à le faire percevoir, mais aussi à lui donner une qualité particulière, celle de la présence impalpable de l'art.

—

mounir fatmi

mounir fatmi, qui dessine depuis toujours, fait ses études aux Beaux-Arts de Casablanca, à l'Académie libre des Beaux-Arts de Rome et à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Amsterdam. Sa première exposition personnelle a lieu en 1999 et son travail fait l'objet d'une reconnaissance internationale dans les années 2000. Il expose depuis lors dans les grands musées, biennales (Venise, Bamako, Dakar, etc.) et manifestations internationales. Il est lauréat du Grand Prix Léopold Sédar Senghor de la Biennale de Dakar en 2006 et du Prix de la Biennale du Caire en 2010.

mounir fatmi recourt à toutes sortes de médiums – installations, vidéos, pièces sonores, photos, sculptures, dessins, collages. Il entreprend un travail sur la déconstruction comme métaphore du monde actuel et à venir, traite de l'exil, du déplacement, de l'identité, de la mémoire, des questions religieuses et politiques, de la relation de l'art à l'architecture ou à l'espace.

Before the storm

Depuis 1998, Mounir fatmi utilise les câbles blancs des antennes de télévision ; symboles des liens, des réseaux de la société des médias mondialisée. Il les présente en installations, sous forme de bas-reliefs. Il les fait courir sur les murs ou les rassemble, les tresse, les entrelace sur des panneaux de bois. Il les filme ou les dispose en rapport à l'histoire de l'art, à la mystique soufie, etc. Les câbles sont pour lui des racines multiples qui parlent de la société de demain : « Un des points intéressants de la globalisation, c'est de nous connecter et de nous sortir de l'isolement identitaire ».

Pour CoLAAb, mounir fatmi imagine d'autres variations sur cette question des réseaux en proposant des rideaux ou des tentures sérigraphiés ou tissés et brodés. Pour l'artiste, le rideau est à la fois lié au théâtre et à un des grands thèmes de l'histoire de l'art, celui de la fenêtre, mais aussi à l'essence de son travail, celle du rapport entre l'écriture et le pouvoir, la forme et l'information. Pour mounir fatmi, le « visuel n'est que le résidu de l'information ». Sur ces textiles qui sont pensés comme un tableau, qui peuvent donner la lumière ou l'occulter, il montre des courbes, superposées, encadrées, entremêlées, de diverses couleurs. Il montre celles, médicales, des battements de nos cœurs, celles dont le monde des médias a été inondé au moment de la pandémie du Covid, celles financières de la bourse, etc. Il dit que ces schémas, ces formes que « personne ne sait déchiffrer, c'est comme des calligraphies arabes que personne ne sait lire ». *Before the Storm*, magnifiquement composé de couleurs vives où le bleu domine, est une autre manière de penser la tapisserie, de donner du sens aux espaces intérieurs

—

Sara Favriau

Sara Favriau fait ses études aux Beaux-Arts de Paris dont elle est diplômée en 2007. Elle est lauréate du Prix des Amis du Palais de Tokyo en 2015 qui lui consacre une exposition personnelle en 2016. En 2018, elle est invitée d'honneur de la première Biennale de Bangkok. Elle a été artiste en résidence à Los Angeles (FLAX) et à Alula. Elle a été invitée à la Villa Noailles, à Hyères et a exposé à la Fondation Carmignac.

Sara Favriau réalise des sculptures, des installations, et des performances qui donnent aussi naissance à des vidéos. Des films qui se déclinent autour de sculptures qui sont ensuite activées par des performances. Une œuvre qui se renouvelle, et par là interroge son statut de sanctuaire (exposition, acquisition), vers un possible statut de vivant (œuvre évolutive, transformée, altérée..). Sa démarche questionne à la fois, l'œuvre et son écosystème ; sa circularité. Elle établit un lien poétique avec la nature et le cycle du vivant, utilisant le plus souvent des matériaux naturels.

Et si jamais le ciel est un lieu-dit, je le revois près du front

Et si jamais le ciel est un lieu-dit, je le revois près du front est le titre poétique, comme celui de toutes ses œuvres, qu'elle donne aux étagères, vases et à un guéridon-bout de canapé conçus pour CoIAAb afin de lier design, art et vivant, d'élargir le champ de la sculpture vers ce renouvellement. Elle dit ainsi avoir imaginé des objets hybrides, à la fois sculptures et mobilier, objets et réservoirs, bois exploité et plante qui y surgit.

Étagères/fixations murales > Deux étagères en bois, deviennent une réserve de nature. À la fois brutes et taillées, les sculptures sont percées pour accueillir de petits pots où vivent des plantes vertes. Le bois sec, en voie de fossilisation, qu'une couche de cire d'abeille protège, se mêle symboliquement au vivant. Un mini vase mural en terre, greffé sur un support en ébène, est le réceptacle pour une fleur unique ; un autre est disposé au creux d'une pierre et peut accueillir des brins de fleurs. Enfin, un « étui » mural et horizontal, fait de bois évidé, sert d'abri pour une plante verte. Tous ces objets-sculptures, accrochés en série, peuvent former une autre installation, un autre micro-univers singulier où, comme le dit Sara Favriau, « le minuscule génère son espace, il s'étend du fait de sa miniaturisation même ».

—

Vincent Lamouroux

Vincent Lamouroux, né en 1974 à Saint-Germain en Laye, vit et travaille à Paris.

Il est diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2002 avec les Félicitations du jury. En 2006, il est lauréat du Prix de la Fondation Ricard. Sa première exposition personnelle a lieu en 2002 à Paris et depuis lors son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives. En Europe, il a notamment présenté son travail au MAMCO Genève, au Palais de Tokyo et au Centre Pompidou à Paris, à l'IAC à Villeurbanne, au MAC VAL à Vitry. Il est également intervenu aux Etats-Unis, en particulier à Los Angeles à la fin des années 2010. Ses œuvres sont présentes dans les collections du Centre national des arts plastiques, de l'IAC, des FRAC Franche-Comté et Pays de la Loire.

Orbis

Le travail de Vincent Lamouroux se positionne entre sculpture et architecture, dans un rapport à l'espace et au mouvement, rapport qu'il qualifie « d'ascensionnel » au sens réel et philosophique. Ses installations, ses constructions se déploient de *Scape*, un circuit en inox qui s'étend dans tout l'espace de l'exposition (2005), à *Attraction*, des sphères gonflables à suspendre (2008) ou à *Constellation*, un parquet ondulé, collinaire (2009). Avec le temps ses installations architecturales deviennent de plus en plus monumentales et s'inscrivent parfois dans l'espace public. Ainsi, en 2015, il réalise *Projection*, sur Sunset Boulevard à Los Angeles. Il passe à la chaux blanche un lieu mythique et à l'abandon, un ancien motel, son parking, ses palmiers. Le site devient fantomatique et apparaît alors comme un point de rupture dans l'univers coloré de la ville, dans le rêve californien. Récemment détruite par une entreprise de démolition, l'intervention était devenue virale sur les réseaux sociaux. En 2017, il crée encore pour la fondation d'entreprise Martell un paysage minéral et végétal recouvert de chaux blanche, *Par Nature*. Entre passé, présent et futur, il dialogue avec les utopies, l'histoire de l'art et de l'architecture et interroge notre époque, l'inquiétante virtualisation du monde et le déficit attentionnel qui l'accompagne. Sa bibliothèque veut ainsi renouer avec le temps, avec les livres, « avec une forme d'attention particulière ».

La bibliothèque *Orbis* de Vincent Lamouroux est en chêne de Bourgogne, réalisée avec les artisans d'une scierie à partir de fûts massifs. Il s'agit d'une bibliothèque circulaire et dont les étagères modulaires peuvent être assemblées comme une tour arrondie, jouée entièrement ou partiellement. Deux tours peuvent être construites à une échelle plus ou moins grande par l'acquéreur en fonction du type de modèle retenu car l'artiste a créé deux modèles de bibliothèque : *Orbis 2.1* et *Orbis 4.2* ; l'une composée de 7 à 60 modules et d'un diamètre de 210 cm (*Orbis 2.1*) et la seconde composée de 7 à 168 modules et d'un diamètre de 420 cm (*Orbis 4.2*). De plus, Vincent Lamouroux propose plusieurs formes/sculptures composées d'un certain nombre de modules et ainsi « le propriétaire devient un peu l'acteur de la forme qu'il choisit dégénérer ». Celle-ci est évolutive et peut être « agrandie » au fil du temps ; certains modules pouvant également constituer des assises, des bancs. *Orbis* est disposée en arc de cercle et, telle une sculpture, se situe et habite l'espace de la pièce où elle prend place. Ses strates répétées vont progressivement monter et créer une composition sculpturale aux profondeurs différentes dans la mesure où un subtil jeu d'équilibre/déséquilibre est généré par l'irrégularité à peine perceptible de chaque module

—

Angelika Markul

Angelika Markul fait des études de cinéma et d'architecture intérieure et de design puis complète sa formation aux Beaux-Arts de Paris dans l'atelier Christian Boltanski et est diplômée en 2003. Elle est lauréate du Prix SAM pour l'art contemporain en 2012 et du Prix Coal Art et Environnement en 2016. Elle se voit consacrer une exposition personnelle au Palais de Tokyo en 2014, au musée de la Chasse et de la Nature à Paris en 2018, au Centre international d'art et de paysage de Vassivière en 2020. Son œuvre est présente dans de grandes collections publiques et privées.

Angelika Markul fait des vidéos, des installations et des sculptures. Son œuvre se déploie entre art et science-fiction et mémoire et interroge nos relations à la nature, à l'univers, au temps. Elle explore l'histoire de territoires sauvages, ancestraux, de civilisations disparues mais pose aussi un regard plus politique sur les lieux où se sont produites des catastrophes (Fukushima, Tchernobyl...). Pour ColAAb, Angelika Markul qui est passionnée de design, a réalisé une table basse et deux luminaires, des objets mobiliers très minimalistes et poétiques qui font écho à ses dernières œuvres.

Tchouri

Dans son film *Mémoire des glaciers* (2019), Angelika Markul montre des images de la planète Tchouryumov-Gerasimenkodite Tchouri, un astre glacé considéré comme un fossile de la formation du système solaire. Les scientifiques pensent que ses grains organiques auraient pu être à l'origine de la vie sur terre. Fascinée par cette histoire, Angelika Markul a photographié un détail d'une maquette 3D de la comète offerte par les chercheurs du Centre national d'études spatiales pour donner naissance à son tour, cristalliser un fragment de l'astre dans le bronze. Le plateau de cette table basse repose sur trois pieds, sa patine noire satinée est comme sculptée par l'artiste. La surface lissée mais animée de petits reliefs compose un paysage poétique, un appel au voyage à travers le temps.

Je voulais encore t'embrasser (2022) et *Oui c'est encore moi* (2022)

Pour ces deux lampes, l'une de petit format, pensée comme une veilleuse, pour une chambre et l'autre, de grand format, pour les pièces à vivre, Angelika Markul a véritablement lié sculpture et design. Deux têtes sont sculptées en bronze et teintées d'une patine, blanche puis noire, propre à l'artiste, et qui reprend le geste de sa main. Chacune est fixée sur un socle noir accueillant le support d'une ampoule qui éclaire et rayonne au-dessus de la sculpture.

Récemment, et pour la première fois, Angelika Markul a introduit des éléments autobiographiques dans son œuvre. Ces deux luminaires, *Je voulais encore t'embrasser* et *Oui c'est encore moi*, aux titres évocateurs, sont des créations très personnelles qui s'inscrivent dans sa dernière série de sculptures 7306 jours, dont elle dit qu'il s'agit d'une « réflexion très intime, de 7306 jours de liberté passés avec une personne. Ça parle de l'amour, ça parle de questionnements, de paroles, d'un échange spirituel, culturel, philosophique. »

—

Nicolas Momein

Nicolas Momein, né en 1980 à Saint Etienne, vit et travaille à Paris. Dans un premier temps, il se forme comme artisan tapissier. Puis il reprend ses études et est diplômé de l'École Supérieure d'art et de design de Saint Etienne en 2011 et de la Haute École d'Art et Design de Genève (HEAD) en 2012. Sa première exposition personnelle a lieu en 2012 à Paris à la galerie White Project. Sa rencontre, alors qu'il était encore étudiant avec Bernard Ceysson, le conservateur historique du musée d'art moderne de Saint Etienne, lui fait intégrer par la suite, en 2015, la galerie que ce dernier a créée et qui le représente aujourd'hui, la galerie Ceysson et Benetière. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives et est entré notamment dans les collections de l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne, du FRAC Champagne-Ardenne ou des Fonds d'art contemporain des villes de Paris et de Genève.

Bump the lamp

L'œuvre de Nicolas Momein se construit entre sculpture et peinture. Il crée des sculptures, objets ou peintures aux formes hybrides, parfois réalistes, parfois organiques, souvent détournées de leur usage premier ou en métamorphose. Les matériaux qu'il utilise sont eux aussi choisis pour leurs propriétés particulières (rapport à l'évocation du passé-mémoire de l'artiste, lien à l'artisanat, à la nature, etc.) et là aussi en décalage avec leur vocation initiale : bulgomme, caoutchouc, crin, laine de roche, savon, sel, serviettes de toilette vintage, etc. Ces éléments entrent souvent avant ou après leur première exposition dans un processus de recyclage et d'échange. Ainsi, dans l'univers étrange et poétique de Nicolas Momein, que n'aurait pas plus renié Alphonse Allais que Marcel Duchamp, les surréalistes que les conceptuels, des protocoles envisagent que les pierres de sel soient sculptées par les vaches qui viennent les lécher, une immense lagune de savon s'étend sur le sol de la Biennale de Lyon avant d'être transformée en savonnettes par d'autres artistes

—

Xiao Fan Ru

Né dans une famille de lettrés, Xiao Fan Ru est initié très tôt à la calligraphie. Après des études aux Beaux-Arts de Nankin (1977-1982), il s'installe en France et reprend sa formation à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris dont il est diplômé en 1986.

Xiao Fan Ru a été lauréat de la Casa Velázquez à Madrid (1988 et 1990). Ses œuvres ont notamment été exposées en France au Centre Pompidou (1989), au MAC Lyon (2005), au musée Cernuschi (Paris, 2011), au musée Guimet (Paris, 2020). En Chine, des monographies lui ont été dédiées au musée des Beaux-Arts de Shanghai (2005), au Rong Kun Fine Art Museum de Pékin (2014) et le musée de Suzhou lui a consacré une rétrospective en 2017.

La voie d'or

En Chine, le bambou est depuis toujours l'un des sujets de prédilection des artistes, des poètes et des philosophes. Depuis quelques années, il est devenu l'un des motifs des peintures et sculptures de Xiao Fan Ru. Il montre sa simplicité et l'élégance de ses lignes, sa résistance, sa capacité à se ployer sans rompre, à s'élancer, droit, vers la lumière, à entourer, protéger, par la force de son éternel retour. Il évoque aussi son sens plus caché, métaphysique, spirituel, selon la tradition confucéenne de la recherche du juste milieu. Il s'agit de s'inspirer de l'élan du bambou et de progresser, dans un mouvement de spirale infini, en harmonie avec la nature et le monde. Suivant ces principes, la forme du cercle, ouvert, figure une voie (le tao) où le vide s'offre à la résonance intérieure, à la circulation du souffle. Les cigales, dont la mue est une autre métaphore dans la culture chinoise ancienne, posées sur les bambous, sont symboles de vie, de mort et de renaissance.

Ce juste milieu est d'or en nos temps troublés et c'est donc sur ces fondements philosophiques que Xiao Fan Ru a nommé cette série de sculptures, dans laquelle s'inscrivent notre table basse et notre bout de canapé : *La Voie d'or*. Selon les mots de l'artiste : « *La Voie d'or* est une table en bronze mariant le fragile et le résistant, la grâce et la pesanteur. C'est une invitation à se défaire du poids du monde par la régulation à usage ordinaire, la justesse ».

—

Morgane Tschiember

Morgane Tschiember fait ses études aux Beaux-Arts de Quimper puis aux Beaux-Arts de Paris dont elle est diplômée en 2002. Elle est lauréate du prix de la Fondation Ricard en 2001. Son travail a notamment été présenté dans le cadre d'expositions personnelles à la Fondation Ricard(2010), au musée des Beaux-Arts de Dole (2015), au MAC VAL (2017), au Portique au Havre (2019) ou au MAMCO à Genève (2022). Ses œuvres sont présentes dans de nombreuses collections publiques et privées (CNAP, MAC VAL, MAMCO, Société générale...).

L'oeuvre de Morgane Tschiember est protéiforme : peinture, sculptures, installations, photos, performances, travaillant tous les matériaux (béton, bois, céramique, corde, métal, mousse expansive, sable, verre...) et expérimentant les correspondances et les « rapports de force entre des matières ». Puis dans ses séries, elle laisse toujours apparaître les éléments de construction, les stades de transformation, les coutures, « le système de fabrication des pièces ».

Everybody gets lighter

Pour ses sculptures, Morgane Tschiember suspend parfois des éléments à des cordes en référence au Shibari japonais découvert lors d'un séjour à la villa Kujoyama à Kyoto. Au Japon, le Shibari est un art millénaire, celui d'attacher. Un art et une technique venue des samouraïs, reprise dans certaines pratiques sexuelles, mais aussi l'art des jardiniers qui façonnent la forme des arbres en les ligaturant. Elle a réalisé pour CoIAAb, dans un esprit minimaliste, entre art et design, des bancs et des tabourets (*Shibari bench* et *Shibari stool*) inspirés par l'enseignement reçu de ces jardiniers japonais. Les poutres - carrés et rectangles de chêne massif - polies et huilées, sont enserrées par des cordes en lin savamment nouées ; le bois, entaillé sur la surface « vient presque se refermer sur la corde ». Comme toujours pour l'artiste, il s'agit d' « arriver à une grande simplicité dans la forme sans pour autant cacher la manière dont sont faites les choses, dont elles tiennent ensemble, de montrer comment les matières s'associent ».

—